

Macedonio Fernandez (1874-1952)

Poèmes

traduits par Silvia Baron Supervielle

« ...Définir Macedonio Fernandez me semble une entreprise impossible ; c'est comme définir le rouge avec une autre couleur. Je crois que l'épithète *génial*, avec tout ce qu'elle affirme et exclut, est ce que l'on peut trouver de plus précis... Les historiens de la mystique juive parlent d'un type de maître, le Zaddik, dont la doctrine de loi est moins importante que le fait qu'il soit lui-même la Loi. A cette époque je l'ai imité jusqu'à la transcription, jusqu'au plagiat passionné et sacré. Je sentais : Macedonio, c'est la métaphysique, c'est la littérature. » Jorge Luis Borges parle ainsi de son maître et de son grand ami ; partout au long de son œuvre il le nomme, écrit sur lui et répète le même vœu nostalgique : « être Macedonio Fernandez ». Et pendant longtemps, en Argentine, les profanes crurent que Macedonio Fernandez était un personnage inventé par Borges.

Métaphysicien, poète, romancier, philosophe malgré lui, mais surtout créateur absolu, Macedonio Fernandez naquit à Buenos Aires en 1874 et mourut dans cette ville en 1952. Il ne se souciait jamais de la publication de ses écrits qu'il corrigeait à peine, et pensait que dans la vie il n'y a rien de plus parfait que la passion. En 1901 il épousa Elena de Obieta qui mourut vingt ans après leur mariage ; l'œuvre poétique brève et fulgurante de Macedonio Fernandez est marquée par cet Amour et cette Mort. Il exerça une profonde fascination humaine et littéraire sur ses contemporains, par sa liberté d'esprit, son originalité de pensée, d'invention, de forme, de langage. En Macedonio Fernandez l'homme et l'écrivain se confondent, et aussi l'art et la vie, dans une cime à part qui suscite un regard inextinguible nouveau.

Les *martinfierristas* l'incitèrent à publier ses premiers livres : *No todo es vigilia la de los ojos abiertos* (1928) et *Papeles de Recienvenido* (1929). Après sa mort, en 1953, ses poèmes furent publiés au Mexique. En 1961 paraît *Antología*, puis *Los Papeles de Macedonio Fernandez* ainsi qu'une série d'autres ouvrages qui peu à peu voient le jour. Enfin, en 1982, la collection Biblioteca Ayacucho (Caracas) édite *Museo de la Novela de la Eterna* qui comprend une sélection très importante de ses textes et une préface remarquable de César Fernandez Moreno. Par ailleurs les éditions Corregidor, à Buenos Aires, préparent la publication de l'œuvre complète de Macedonio Fernandez en dix volumes.

S.B.S.

AMOUR PARTI

Amour parti ; lorsqu'il dura
de tout il fit bonheur.
Quand il partit
rien ne resta sans douleur.

AMOR SE FUÉ

Amor se fué ; mientras duró
de todo hizo placer.
Cuando se fué
nada dejó que no doliera.

MOTS SE TERMINENT

Au-delà de toi, Mort, nous fûmes avec Elle.
Revenus de la Mort nous vécûmes.
Et moi maintenant seul. Elle tournée vers toi.
Et elle m'attend après toi.
Ni Dieux ni Ciel nommer ne purent
Le Mystère et nous l'ôter.
Nous avons un Mystère que ni Dieux ni Ciel n'interposent.
Son geste distrayant nous rejetâmes.
Rien que le Tout-Mystère indéclinable
Dans lequel on connaît l'éternité.
Nous méprisâmes la distraction des légendes.
Rien qu'un Mystère innommable.
Sans Moment ni Lieu.

PALABRAS SE TERMINAN

Más allá de ti, Muerte, fuimos con Ella.
Vueltos de la Muerte vivimos.
Y yo ahora solo. Ella tornada a ti.
Y después de ti me espera.
Deidad, ni Cielo, nombrarlo no lograron
Al Misterio y quitármolo.
Tenemos Misterio que ni Deidad ni Cielo interponen ;
Su ademán distrayente no quisimos.
Sólo el Todo-Misterio indisminuido
En que nos sabemos eternos.
Desdeñamos distracción de leyendas.
Sólo un Misterio que no se nombra.
Sin Momento ni Lugar.

JE CROYAIS

N'atteint pas tout Amour puisqu'il ne peut
casser la branche de la Mort qui touche.
Mais Mort à peine peut
si en cœur d'Amour sa peur meurt.
Mais Mort à peine peut, puisqu'elle ne peut
en poitrine d'Amour entrer sa peur.
Car Mort gouverne Vie ; Amour, Mort.

CREIA YO

No a todo alcanza Amor pues que no puede
romper el gajo con que Muerte toca.
Mas poco Muerte puede
si en corazón de Amor su miedo muere.
Mas poco Muerte puede, pues no puede
entrar su miedo en pecho donde Amor.
Que Muerte rige a Vida ; Amor a Muerte.

IL Y A UN MOURIR

Ne m'emmène pas à l'ombre de la mort
Où ma vie en ombre se changera,
Où on vit seulement l'avoir vécu.
Je ne veux pas vivre du souvenir.
Donne-moi comme ceux-ci d'autres jours de la vie.
Ô ne fais pas si hâtivement
De moi un absent
Et l'absent de moi.
N'emporte pas mon Aujourd'hui !
Je voudrais encore rester en moi.

Il y a un mourir si de ces yeux
Le regard d'amour se renverse
Et reste seul de vivre le regard.
C'est le regard des ombres de la Mort.
La Mort n'est pas la suceuse des joues,
Ceci est Mort : Oubli dans des yeux vivants.

HAY UN MORIR

No me llesves a sombras de la muerte
A donde se hará sombra mi vida,
Donde sólo se vive el haber sido.
No quiero vivir del recuerdo.
Dame otros días como éstos de la vida.
Oh no tan pronto hagas
De mí un ausente
Y el ausente de mí.
¡Que no te llesves mi Hoy!
Quisiera estarme todavía en mí.

Hay un morir si de unos ojos
Se voltea la mirada de amor
Y queda sólo el mirar del vivir.
Es el mirar de sombras de la Muerte.
No es Muerte la libadora de mejillas,
Esto es Muerte : Olvido en ojos mirantes.

POUR QUE TU NE MEURS :

Avec des roses j'écarterai de ta route
L'heure blafarde. À Mort donnerai-je
A mordre ses propres pétales mortels jour à jour.
Peut-être alors ainsi
D'avoir faim de tes joues oubliera-t-elle.
Dure vision : dans la bouche de la Mort des roses mordues.
Mais ainsi loin de toi
Son regard se posera.

PORQUE NO MUERAS :

Con rosas apartaré de tu camino
La hora pálida. A Muerte
Daréle a morder de sus pétalos mortales, un día y otro.
Tal vez pueda que así
Ella olvide tener hambre de tus mejillas.
Dura visión : en boca de la Muerte mordidas rosas.
Pero será así que su mirada
Lejos de ti pondrá.

DANS DES MAINS TREMBLANTES TOMBA L'À PRÉSENT DE CE QUI TREMBLA DANS LE PRESENTIMENT

Il fait jour déjà, le jour pressenti
Qui tremblait en nous l'imaginant
Parmi ceux à venir de notre amour.
Jour qui aurait à briller seulement pour un de nous,
Où je verrai mes doigts infortunés arriver à ses yeux
Sans regard, pour fermer les paupières. Qui couvraient
De regards ceux qui étaient déjà seulement
Des yeux pour être vus.

A MANOS TEMBLOROSAS CAYÓ EL AHORA DE LO QUE TEMBLÓ EN EL PRESENTIR

Ya es de día, el presentido día
Que temblaba en nosotros al pensarlo
Entre los por venir del amor nuestro.
Día que habría de brillar sólo para uno de los dos
Y en que vería mis dedos infelices llegándose a sus ojos
Sin mirada, para correr los párpados. Que cubrieran
De miradas a los que ya eran ojos sólo para ser vistos.

QUAND NOTRE DOULEUR SIMULE ÊTRE D'AUTRUI

Voix d'une douleur se leva de la route et visita la nuit ;
heure gémissante par une bouche parlait.
C'étaient partout les ombres. Mes mains
les écartant pour mes pas
blessés par l'impatience, et l'obstacle
cherchant cette quête de personne meurtrie.
Cri qui assombrit l'ombre,
et refroidit à nouveau le pouls de ma vie.
Et trébuchant sur l'âme et le pas
non de ma peine, d'une autre peine,
je crus souffrir quand je trouvai mon cœur
saignant, pour moi implorant,

quel déporté de ma poitrine y avait-il eu ?
 Car seul sur le souvenir son battement battait
 et seul dans le souvenir ma douleur habitait,
 et ainsi depuis la route elle m'appelait
 et dès que je fus proche trouva-t-elle refuge
 dans ma poitrine,
 et aussitôt ce battement se mit à me clouer :
 le battement de ses larmes de la douleur du souvenir.
 Et aujourd'hui la déporter encore je ne veux plus.
 Car cette douleur est la douleur que je veux.
 C'est Elle,
 et je suis seulement cette douleur, je suis Elle,
 je suis Son absence, je suis ce qui est seul d'Elle ;
 mon cœur mieux que moi-même l'ordonne.

CUANDO NUESTRO DOLOR FINGESE AJENO

Voz de un dolor se alzó del camino y visitó la noche ;
 trance gimiente por una boca hablaba.
 Eran las sombras dondequiera. Mis manos
 apartándolas para mis pasos
 heridos de la impaciencia y el tropiezo
 buscando aquel pedido de persona dolida.
 Grito que ensombreció la sombra,
 volvió a enfriar el pulsar de mi vida.
 Y tropezando con el alma y el paso
 no de mi pena, de ajena pena,
 creí afligirme, cuando hallé sangrando
 mi corazón, por mi clamando,
 ¿qué desterrado de mi pecho habría ?
 Porque sólo al recuerdo su latido daba
 y sólo en el recuerdo mi dolor estaba
 y así desde el camino me llamaba
 y apenas cerca me sintió, acogióse
 a mi pecho,
 y al instante se dio a clavarme aquel latido :
 el latir de su lloro del dolor del recuerdo.
 Y hoy desterrarlo de nuevo ya no quiero.
 Que ese dolor es el dolor que quiero.
 Es Ella,
 y soy tan solo ese dolor, soy Ella,
 soy Su ausencia, soy lo que está solo de Ella ;
 mi corazón mejor que yo lo ordena.

DOUX ENCHANTEMENT

Profonds et pleins,
 Ainsi que deux riantes, brèves immensités,
 Tes yeux dans ton visage habitent
 Comme des maîtres ;

Et lorsque dans le fond
Je vois jouer et se lever
La flamme d'une âme radieuse,
Il semble que le matin lumineux
S'incorpore, là-bas entre ciel et mer,
Sur la ligne flottante qui se balance
Entre les deux bleus empires,
La ligne où notre cœur fait halte
Afin que ses espoirs la caressent
Et notre regard l'embrasse ;
Lorsque notre « être » contemple
essuyant ses larmes
Et, silencieusement,
S'ouvre à toutes les brises de la Vie ;
Lorsque nous regardons
Les cendres des jours qui se sont mis
A flotter dans le Passé
Comme dans le fond de la route
La poudre de nos pérégrinations.
Yeux qui s'ouvrent comme les matins
Et qui laissent en se fermant tomber le soir.

SUAVE ENCANTAMIENTO

Profundos y plenos
Cual dos graciosas, breves inmensidades
Moran tus ojos en tu rostro
Como dueños ;
Y cuando en su fondo
Veo jugar y ascender
La llama de un alma radiosa
Parece que la mañana se incorpora
Luminosa, allá entre mar y cielo,
Sobre la línea que flotando se mece
Entre los dos azules imperios,
La línea en que nuestro corazón se detiene
Para que sus esperanzas la acaricien
Y la bese nuestra mirada ;
Cuando nuestro « ser » contempla
Enjugando sus lágrimas
Y, silenciosamente,
Se abre a todas las brisas de la Vida,
Cuando miramos
Las cenizas de los días que fueron
Flotando en el Pasado
Como en el fondo del camino
El polvo de nuestras peregrinaciones.
Ojos que se abren como las mañanas
Y que cerrándose dejan caer la tarde.

C'EST L'OMBRE DANS LE JOUR DE L'AMOUR

(Poème à l'Éternelle)

Ce qui, dans mon amour pour toi, est plus amour encore, te penser incréée, éternelle, et te voir fragilement, docilement, vêtue de tout ce qui est mortel ; et dire que toi aussi tu auras un jour, où dans ton visage, tes mains, la mort sera feinte.

Certitude que de ce rêve tu te lèveras. Cette pensée — celle de ton Cœur s'éteignant, sans maintenant déjà ce que mon cœur écoutait, sans cette répétition dans ton toujours et seulement un seul battement : « mon bien-aimé » — c'est douleur, mais non pâleur ; elle tourmente ma terrenalité mais n'évanouit pas ma certitude.

Silence dans ton sein, main qui n'étreint pas et qui suit toujours la mienne en ta paume appelant, c'est douleur, c'est tout ce qui fut vécu additionné dans un Tout-douleur d'un instant. C'est douleur accomplie, tout ce que nous fûmes depuis que ton cœur oublia tous les mots qu'il donnait à la vie pour battre toujours et uniquement : « mon bien-aimé » ; jusqu'à ce mutisme effroyable !

Si toi ou moi dois être qui écoute la dernière palpitation, si toi ou moi dois être qui connaîtra pour la première fois le silence d'un cœur, le mien, le tien, qui de nous deux connaîtra ainsi majeure douleur, qu'il s'éloigne aussi, qu'il n'implore pas même écouter une autre palpitation ; payée la douleur de la terre, payée la vie, qu'il coure vers la nouvelle rencontre, vers un réveil ensemble, et sera comme tout réveil près du rêve retrouvé. Ainsi qu'on se le dise, toujours.

ES LA SOMBRA EN EL DIA DEL AMOR

(Poema a la Eterna)

Aquello que, en mi amor a ti, más es amor el pensarte increada, eterna, y verte frágilmente, dócilmente, vestida de todo lo que es mortal ; y pensar que tendrás también tú un día en que en tu rostro, en tus manos, la muerte estará fingida.

Certeza tengo que de ese sueño te alzarás. Aquel pensamiento — el de tu Corazón enmudeciendo, sin ya más lo que mi amor le escuchaba, sin aquel repetirse en tu siempre y solamente un latido solo : « amado mio » — es dolor pero no palidez, atormenta mi terrenalidad, no desmaya mi certeza.

Silencio en tu pecho, mano que no estrecha y siempre siguió a la mia que llamara en tu palma, es dolor, es todo lo vivido, sumado en un Tododolor de un instante. Es, hecho dolor, todo lo que fuimos desde que tu corazón olvidó todas las palabras que a la vida daba, para latir siempre y solamente : « amado mio » ; hasta este callar pavoroso !

Si tú o yo ha de ser quien escuche último palpito, si tú o yo ha de ser quien conozca por vez primera el silencio de un corazón, el mio, el tuyo, de nosotros dos quien así conozca mayor dolor, parta también, no clame pidiendo un palpar más siquiera oír, pagado el dolor de la tierra, pagada la vida, corra al nuevo encuentro, a un despertar juntos, que lo hallarán tan cerca como está todo despertar, del sueño. Así digámonoslo siempre.